

Dimanche 1er juillet 2012
1 Pierre 3, 8-15a
Jean-Mathieu Thallinger
Froeschwiller

1. Me voilà tout mouillé

Il y a quelques années, j'ai eu l'occasion de répondre à un test psychotechnique. Il consistait en l'exposition d'images de mise en situation auxquelles il fallait réagir parmi trois propositions au choix. L'une d'elles m'est restée : celle de la flaque d'eau. On y voyait un individu au bord d'une route, éclaboussé par une voiture qui passait dans une flaque d'eau.

Les trois réactions proposées étaient :

- La réaction chaude : *espèce de □ ↑ ⌘ ⓘ © ≥ √ ! (chacun illustrera à son gré)*
- la réaction froide : *quel maladroit !*
- l'absence de réaction ou réaction passive: *me voilà tout mouillé.*

Commentaire du psychologue envers celui qui avait coché la réaction froide : vous êtes d'un tempérament craintif ? Ainsi ne pas sur-réagir, comme si rendre l'insulte à l'agression, le coup au coup, comme un quelconque footballeur au soir d'une défaite, serait la manifestation d'un tempérament craintif ?

Quelle est notre manière de nous situer dans les frottements inhérents à toute relation humaine ? C'est la question que je lis dans les premiers chapitres de la première épître de Pierre.

Avant d'envisager les versets 8 à 15a, notre attention ne peut qu'être arrêtée par le début du chapitre avec ces lignes qui ont fait couler tellement d'encre et nourri tellement d'incompréhension.

1 Pierre 3,1

Vous de même, femmes, soyez soumises à vos maris, afin que si quelques-uns d'entre eux ne croient pas à la parole de Dieu, ils soient gagnés à la foi par votre conduite.

2. Hommes soyez soumis à vos femmes

J'entends des voix monter d'indignation : ah la Bible, machiste, sexiste, rétrograde ? Pierre et Paul ne sont que misogynes patentés à la parole dévaluée. Ce serait faire bien peu de cas de l'Esprit Saint. Celui-ci ne saurait-il éclairer d'une lumière évangélique ces lignes ?

Reprenons la lecture un peu plus haut. Au chapitre second de l'épître, nous constatons que « les femmes soumises à leurs maris » n'est qu'une des perles d'un chapelet – celui que le terme indispose pourra le remplacer par

celui de litanie – d’invitations à la soumission proposées par l’auteur : les femmes sont soumises à leurs maris (3,1) comme les serviteurs à leurs maîtres (2,18), comme les citoyens à l’empereur (2,13), comme les jeunes aux anciens (5,5), comme les croyants le sont aux païens médisants (2,12).

C’est ce dernier exemple qui nous permet de peut-être trouver une logique libératrice (évangélique donc) dans cette litanie. L’intention n’est pas de réglementer un ordre moral ou social conservateur. La contradiction avec l’épopée christique serait trop manifeste. Comment un commentateur de la vie, de l’oeuvre et des dits de Jésus pourrait-il subvertir son maître pour en faire instrument d’écrasement de l’individu ?

1 Pierre 2, 12

Ayez une bonne conduite parmi les païens ; ainsi, même s'ils médisent de vous en vous traitant de malfaiteurs, ils seront obligés de reconnaître vos bonnes actions et de louer Dieu le jour où il viendra.

Le croyant revendiqué comme tel est, qu’il le veuille ou non, image et donc témoin du Dieu qu’il confesse. Il est ainsi invité à se comporter de manière responsable envers les personnes avec lesquelles il est en relation. Responsable, c’est-à-dire pouvant répondre à Dieu de son mode relationnel. Or, par Jésus Christ, l’image de Dieu a été profondément renouvelée. Un Dieu qui s’est approché, un Dieu qui s’est mêlé à l’aventure humaine, un Dieu humble célébré de Noël jusqu’à la croix.

C’est en réponse à ce renouvellement de l’image de Dieu que nous sommes invités à un évangile de l’enfouissement, de la soumission, de l’humilité. A la manière d’un Jean-François Collange suppliant les pasteurs de l’Union des Eglises Protestantes d’Alsace-Lorraine de demeurer modèles dans leurs comportements et discrets dans leurs revendications. Par son attitude (à genoux) tant que par le contenu de son propos (ayez une bonne conduite parmi les païens, faites-vous aimer d’eux), il s’insérait tout à fait dans la théologie d’1 Pierre 2 et 3. Etait-ce une manière d’annoncer la mise en oeuvre d’un futur “Protestemps’faibles” (pour reprendre un “private joke” pastoral) ?¹

De la même manière, la femme soumise à son mari se fait par là témoin de son espérance en Dieu auprès de lui. Et dans une lecture contemporaine du texte, ne pourrions pas supposer que si la situation était inversée – un homme croyant et une femme non croyante – l’interpellation deviendrait : *Vous de même, hommes, soyez soumis à vos femmes, afin que si quelques-unes d’entre elles ne croient pas à la parole de Dieu, elles soient gagnées à la foi par votre conduite.*

J’imagine ici la femme choisie par l’auteur comme archétype du croyant plus que comme soubrette d’un autre âge. La parité pourrait aussi être exigée de nos lunettes de lectures bibliques non ?

(On notera le parallèle sur la question de la soumission mutuelle en Ephésiens 5, 21-33).

3. Rapports de faiblesse

L'auteur semble prôner une attitude de faiblesse : « *Ne rendez pas le mal pour le mal, ou l'insulte pour l'insulte* ».

Faiblesse ou du moins, pour reprendre l'exemple de la flaque d'eau, réaction passive. Une logique qui refuse les rapports de force et de domination et met en exergue des rapports de soumission et de service, par souci d'évangélisation – entendez par là le témoignage d'une vie transformée par la foi.

Nous sommes dans le modèle d'esprit des Béatitudes. La référence est explicite au verset 14 : « *Même si vous avez à souffrir parce que vous faites ce qui est juste, vous êtes heureux* ». Plus largement, la référence est celle du Sermon sur la montagne et l'amour des ennemis, évoquée en 2, 20 : « *Car quel mérite y a-t-il à supporter les coups si vous les recevez pour avoir commis une faute?* »

Nos rapports humains se situent toujours en tension, et l'histoire de l'Eglise n'y a pas échappé, entre rapports de force et rapport de service, entre compétition (l'homme loup pour l'homme) et humanisme, entre Hobbes et Rousseau.

L'Eglise, institution humaine, hésita souvent quant à son positionnement : entre objection de conscience, résistance, sainteté et trahison de l'idéal évangélique, alliance du sabre et du goupillon, corruption du pouvoir. Entre institution confortablement assise et prophétisme. Entre Eglise peureuse, qui se recroqueville, qui accumule pour se nourrir d'espoir et l'Eglise qui se met en danger, qui s'expose et vit d'espérance.

Le chrétien est dit ici soumis, c'est-à-dire serviteur de tous, soumis à tous. L'être rampant identifié justement par Nietzsche par le qualificatif de tchandala dans l'Antéchrist, considérant les chrétiens comme la lie de la société, êtres faibles et sans consistance.

Mais soumission ne signifie pas obéissance ou acceptation aveugle de l'injustice. D'Antigone à Socrate en passant par Jésus, tous les mouvements de résistance passive, la théologie de la non-puissance d'Ellul et l'enfant qui proclama que le roi était nu dans les Habits Neufs de l'Empereur, *la soumission sert à chaque fois la justice*.

La soumission est plus refus d'écraser l'autre, d'entrer dans un rapport de force qu'aveuglement ou désintéressement, repli sur soi. Elle est militante (le terme est mal choisi, pour son étymologie militariste mais bon...) pour des rapport mus par la faiblesse.

Contre le phénomène qui a saisi l'histoire contemporaine depuis 2001, le terrorisme, elle invite à opposer non un mouvement de réaction chaude mais une réponse à la terreur par la douceur. Le chrétien est appelé à être un « douceuriste ». On accusera de « bisounoursisme » certainement ce propos,

et à cette insulte nous répondrons par une bénédiction.

Une citation apocryphe d'Otto von Bismarck (qui n'est pas symptomatique de son action politique) l'illustrerait encore : « Mon ambition me pousse plus à ne pas obéir qu'à commander ». Il s'agit de résistance à la tentation du pouvoir par la non puissance. Résistance qui s'enracine dans le "non possumus" (nous ne pouvons) de Pierre et Jean au Sanhedrin (Actes 4, 19-20) : « *Jugez vous-mêmes s'il est juste devant Dieu de vous obéir à vous plutôt qu'à lui. Quant à nous, nous ne pouvons pas renoncer à parler de ce que nous avons vu et entendu.* » Comme dans la réponse de Luther à l'Empereur : « je ne peux ni ne veux me rétracter en rien ».

4. En conclusion

Ce texte interroge notre rapport aux autres, dans nos relations tant personnelles que sociales. Dans nos rapports de couple, dans nos rapports aux autres religions, dans nos rapports aux idéologies politiques et aux lieux de pouvoir. Quelle place, quel rôle doit et peut être celui du chrétien ?

Celui du soumis au nom de la justice et du témoignage d'un Dieu qui s'est soumis pour que les rapports d'autorité et de pouvoir soient dénudés et désacralisés. Le paradoxe n'est-il pas que, pour être signifiante, l'Eglise dusse accepter d'être insignifiante ? (par signifiante on comprendra : qui donne du sens, qui est signe de et vers Dieu).

Pour paraphraser le titre du recueil des lettres de Dietrich Bonhoeffer nous sommes invités à vivre la bonne nouvelle en résistance et soumission. Ou plutôt en résistance et en témoignage par la soumission, c'est la source du bonheur promis selon l'auteur de l'épître de Pierre.

Ici se situe la racine du christianisme, et c'est aussi là que pourrait être son avenir.

1. Les Eglises protestantes d'Alsace et de Lorraine organisent un événement en automne intitulé « Protes'temps forts ».